



HAL
open science

POUR UNE APPROCHE PRAXEOLOGIQUE DES OBJETS DANS L'ACTION

Marcela Patrascu

► **To cite this version:**

Marcela Patrascu. POUR UNE APPROCHE PRAXEOLOGIQUE DES OBJETS DANS L'ACTION : Construction d'un appareillage méthodologique dans l'étude des dispositifs socio-techniques mobiles. L'Harmattan. Corpus et méthodes. Epistémologies critiques et appropriations multidisciplinaires, pp.157-175, 2011, Collection "Espaces discursifs", 2296542433. hal-02349921

HAL Id: hal-02349921

<https://hal.science/hal-02349921>

Submitted on 5 Nov 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

POUR UNE APPROCHE PRAXEOLOGIQUE DES OBJETS DANS L'ACTION¹

Construction d'un appareillage méthodologique dans l'étude des dispositifs socio-techniques mobiles

Le couplage technique/ société a été généralement pensé dans un rapport de dominé/dominant. Une première approche - le déterminisme technique s'est efforcé de montrer les effets (positifs ou négatifs) que la technique induit dans la société. Deux postures contradictoires en découlent. La posture pessimiste articulée à une attitude technophobe met en évidence le potentiel destructeur et non-maîtrisable du « système technicien » (J. Ellul) A contrario, la vision optimiste d'émerveillement devant la technique investit celle-ci d'un pouvoir de modernisation et de « progrès industriel » (Saint-Simon).

Dans la volonté de rompre avec cette vision de « la question technique » (Heidegger) à partir des années '80, les objets techniques seront souvent négligés par les sciences sociales. Ainsi, les chercheurs s'attachent principalement à l'étude de groupes ou de liens sociaux, et tendent à surestimer les relations interpersonnelles dans l'interaction sociale. Avec l'avènement des nouvelles technologies de l'information et de la communication les études dites « d'usage » gagnent du terrain. Il s'agit de démarches qui favorisent l'utilisateur. On s'intéresse à ce que les usagers font avec les objets techniques, à leur « arts de faire » (de Certeau, 1980), à leur capacité à détourner les usages prescrits, etc. Comment envisager le rapport à la technique au delà de cette dichotomie ? Quelle

¹ Marcela Patrascu, Université Européenne de Bretagne – Rennes 2. PREFics (EA 3207). Son projet de thèse est soutenu par le Conseil Régional de Bretagne.

posture épistémologique nous permettra de dépasser ce rapport dual ? Comment dépasser les positions dualistes dans la construction du corpus ? Notre argumentation sera articulée autour de ces problématiques.

Au delà du point de vue de l'utilisateur. Mise en question des méthodologies logocentriques

Notre projet de recherche porte sur les pratiques de la télévision sur le téléphone portable en France (dans la ville de Rennes) et en Roumanie (dans la ville de Timisoara). Depuis une vingtaine d'années, on constate dans les domaines du marketing mais aussi des sciences de l'information et de la communication, une prolifération des études dites « d'usage ». Notre approche se veut « praxéologique ». Il s'agit d'un travail qui porte sur les pratiques et non sur les usages.

Précisons d'emblée la différence que nous faisons entre les deux notions. La notion d'usage est plus restrictive par rapport à la notion de pratique. Elle s'inscrit dans le cadre d'un questionnement sociologique et prend en compte un face-à-face restreint entre le dispositif et l'utilisateur. (Jouët, 1993 : 371). La notion de pratique est plus riche théoriquement, car les pratiques : « ne se limitent pas à l'usage d'une TIC ou à la fréquentation de tel spectacle ou de telle activité (...) les pratiques font référence à toute une série de représentations sociales - symboliques, y compris à des schémas relevant de l'imaginaire, qui ne permettent pas d'identifier clairement et immédiatement les significations dont elles sont porteuses » (Miège, 2007 :173).

Depuis les années 1980 la sociologie des usages semble être devenue « une voie privilégiée dans l'approche des TIC » (Miège, 2007). Ainsi, dans la volonté de rompre avec le déterminisme technique, les chercheurs favorisent les discours de l'utilisateur. Les avancées de la sociologie des usages dans le dépassement du déterminisme technique lui sont reconnues. Ainsi, à l'image d'une technologie structurante dont les caractéristiques déterminent les usages sociaux, s'est substituée

la conception d'une technologie « molle », objet d'une construction sociale aussi bien lors de sa phase de production (la sociologie de la traduction) que celle de sa diffusion (Vedel, 1994 : 15). Selon Méadel et Proulx, parler de la notion d'usage signifie déjà « *s'inscrire dans une problématique sociologique traditionnelle de l'usage non comme face-à-face d'un individu et d'un objet mais plutôt braquer le projecteur vers l'individu* » (Méadel, Proulx, 1993 : 3).

Mais en « braquant le projecteur » vers l'utilisateur, on ne regarde que la moitié des phénomènes, qu'un côté des choses. Les méthodologies proposées se basent notamment sur la pratique des entretiens approfondis avec les usagers, le plus souvent semi-directifs et enregistrés. Bien avant le développement croissant des systèmes mobiles, Jacques Perriault (1989) remarquait la difficulté d'observer les usages et pointait les limites de l'utilisation exclusive des entretiens : « *l'usage est très difficile à observer. (...) La personne observée n'a souvent qu'une conscience partielle de ce qu'elle est en train de faire. L'entretien ne suffit donc pas. Il faut regarder, et pour comprendre ce qu'on voit, savoir pratiquer soi-même* » Avoir seulement le point de vue des usagers met dès l'entrée les acteurs sur le premier plan et les objets techniques sur le deuxième. Or les usages sont certes sociaux, mais ils s'inscrivent dans une double médiation de la technique et du social. De plus, la question du rapport entre le « dire » et le « faire » reste très problématique dans les méthodologies basées exclusivement sur entretiens approfondis. Elles ne réussissent pas à surmonter un défi épistémologique et méthodologique : Comment dépasser le simple niveau de déclaration des usagers sur leur propre pratique lors des entretiens? (Proulx, 2005) En prenant en compte exclusivement la parole des usagers, ces études partent de la considération qu'ils ont une théorie de leurs propres usages. Mais, savons-nous vraiment pourquoi nous agissons d'une façon ou d'une autre, sommes-nous capables d'en donner des explications pertinentes ?

Pour une approche descriptive et praxéologique des interactions usager/ environnement

L'approche que nous proposons vise donc à dépasser les approches « logocentriques » qui prennent en considération uniquement les productions langagières accompagnant l'action et en ignorant la construction des significations par les humains en interaction directe avec les objets et en situation intersubjective (Patrascu, 2010). Dans une telle perspective ce n'est plus le discours mais l'action située qui constitue l'objet de l'analyse. Le positionnement pragmatique exige la prise en compte des contextes et des situations et pose la description comme méthode d'analyse fondamentale (Le Moëne, 2007). La caractéristique fondamentale des pragmatismes, depuis les sophistes jusqu'aux sociologies de l'action est justement selon Catherine Loneux (2007 : 10) le fait de « mettre l'accent de façon marquée sur le fait que la signification des pratiques des acteurs sociaux n'est pas compréhensible et interprétable en dehors de l'analyse des contextes et situations qui leur donnent sens, et auxquels elles donnent sens ». C. Loneux qui voit dans le pragmatisme une approche heuristique mais également prudente, met l'accent sur une exigence à laquelle toute démarche pragmatique doit répondre : l'accumulation du savoir par descriptions suppose l'obligation de définir et redéfinir les différents concepts et notions utilisés pour l'analyse : « information, communication, organisation (...) doivent ainsi être considérées comme investies de significations différentes en fonction des différents contextes observés » (Loneux, 2007 : 11).

Harvey Sacks considère que les activités sociales, du fait qu'elles sont méthodiques, sont descriptibles. Selon lui, le rapport du sociologue à son objet est « étrange » car la description sociologique intègre, en se constituant sur elles, les façons de parler et de décrire des membres dont elle analyse les activités. Sacks prend l'exemple de Durkheim qui étudie le « suicide » en utilisant comme allant de soi une catégorie du langage naturel, celle dont se servent les membres pour décrire

et compter certaines occurrences de la mort. Pour Sacks, cet usage est problématique, car il fait l'impasse sur une question préalable : par quelles procédures les membres, confrontés à la mort, décident-ils et reconnaissent-ils qu'il s'agit bien d'un acte de suicide ? ». Sacks lui oppose un principe de base pour toute description sociologique ; ce qui est pris comme objet à décrire ne doit pas faire partie du dispositif de description... Autrement dit **les discours des membres sont des objets d'étude** et ne doivent pas être utilisées comme dispositifs d'analyse : « *Même si l'on peut dire que les individus produisent des descriptions du monde social, la tâche du sociologue n'est pas de les rendre plus claire, de les enregistrer ou de les critiquer, mais de les décrire* ». (Sacks, 1993 : 12) Sacks illustre le rapport problématique entre le « dire » et le « faire » à travers la métaphore d'une machine qui commente ce qu'elle fait au fur et à mesure qu'elle agit. Au lieu de décrire la machine en essayant de trouver des correspondances entre les deux parties, on peut s'interroger sur leur rapport organisationnel, sur le schéma opératoire qui assure leur coordination. Ainsi, au lieu d'opposer les descriptions et les actions, on conçoit le discours comme une activité sociale et on observe la façon dont ce qui est fait est organisé de sorte à pouvoir être rapporté. (Bonu, Mondada, Relieu, 1994)

Notre démarche s'inscrit dans la continuité des approches praxéologiques. Il s'agit d'un travail sur les praxis. Pour la praxéologie l'action est source de connaissance. La praxéologie se définit comme une « démarche construite (visée, méthode, processus) d'autonomisation et de conscientisation de l'agir (à tous les niveaux d'interaction sociale) dans son histoire, dans ses pratiques quotidiennes, dans ses processus de changement et dans ses conséquences » (Lhotellier, St.-Arnaud, 1994 : 95). Pour Louis Quéré (1991 : 84), l'approche praxéologique est profondément « communicationnelle ». Il considère que l'adoption de ce modèle, comme schème conceptuel pour l'analyse sociale correspond à un véritable changement de paradigme dans les sciences sociales. L'approche praxéologique de la communication conduit selon Quéré à traiter : « la subjectivité des membres d'une collectivité et la socialité des

conduites, des faits et des événements comme des émergences interactionnelles, à les rapporter à une réalisation sociale, impliquant des opérations de constitution, une activité organisante concertée et un « milieu » d'intersubjectivité. » (L. Quéré, 1991 : 87).

En effet, l'approche praxéologique transforme l'appréhension des catégories et des distinctions que la sociologie « classique » prend pour fondement de ses opérations de connaissance. Ainsi, l'individu et ses intentions, les faits, les classes et la société ne sont plus considérés comme des entités irréductibles du monde réel. Dans le paradigme praxéologique, donc communicationnel, ces unités de références ne sont plus des éléments d'un monde objectif et elles cessent de constituer des points de départ pour l'analyse. Le modèle praxéologique se situe du côté des approches qui adoptent un point de vue constructiviste sur la réalité. La réalité n'existe pas en soi, elle est socialement construite par un ensemble d'opérations, des processus sociaux et d'in-formations sociales (émergence de formes sociales) dont nous n'avons pas nécessairement conscience. Il est vrai que sur cette revendication de la construction sociale de la réalité nous retrouvons un ensemble de points de vue plus ou moins éloignés de notre approche. L'approche praxéologique que nous proposons s'éloigne du constructivisme radical, (défendu par des auteurs comme Von Glasersfeld et Von Foerster) qui considère que la réalité n'existe pas en dehors de notre imagination. Elle raisonne plutôt en termes d'interactions complexes entre les usagers entre eux et avec l'environnement socialement et historiquement construit (y compris les dispositifs sociotechniques). Elle renoue ainsi avec l'interactionnisme symbolique de G.H. Mead. Celui-ci repose l'inscription de la conduite humaine dans l'ordre social, il s'agit selon lui, d'un rapport de co-détermination réciproque : « L'organisme réagit au milieu par une réaction organisée ; cette réaction n'est pas une simple détermination de l'individu par ce qu'il entoure, puisque l'organisme détermine également son milieu aussi nettement que le milieu détermine les organes » (Mead, 1963 : 109). La conduite de l'individu, inscrite socialement est ainsi comprise comme l'action que

l'individu entreprend dans ses échanges avec son milieu. Autrement dit, la conduite humaine est inscrite dans un rapport actionnel à son milieu de conjoncture aussi bien social que matériel.

L'approche praxéologique ne se confond pas avec une théorie sur la pratique. Dans la vision praxéologique, une théorie n'a pas de sens si elle n'est pas reliée à la pratique, car dans ce cas, elle se réduit à un discours coupé du concret. Nous ne pouvons pas ignorer l'interaction entre le savoir et l'action. Si la praxéologie est travail de praxis, il faut bien approcher la praxis. Se pose donc la question de la construction du dispositif méthodologique cohérent avec notre posture épistémologique et théorique.

Construction d'un dispositif méthodologique en SIC

A l'instar de Mead et des approches praxéologiques, nous appréhendons le fait social comme un développement, un processus et pas comme une suite de situations physico-chimiques statiques. Ainsi au lieu d'une démarche méthodologique objectivante et centrée sur les résultats nous privilégierons une démarche « interactionniste » centrée sur les processus.

Avec le développement des dispositifs socio-techniques nomades (PDA, DVD portable, téléphone portable, etc), l'étude empirique des technologies mobiles en situation d'usage rencontre plusieurs difficultés. La « double mobilité » (objets nomades et usagers en mobilité) rend le recueil des données plus difficile à mettre en œuvre. La construction du corpus devient donc problématique. Comment construire notre dispositif méthodologique afin de conserver des traces des pratiques effectives utilisables ensuite dans l'analyse ? A l'instar de Bernard Miège (2007) nous considérons qu'il est nécessaire de proposer des méthodologies innovantes afin de faire avancer les problématiques autour des approches des TIC. S'agissant d'une recherche en cours, les résultats ne seront pas

débatte ici. Il s'agira plutôt d'une explicitation du processus de construction du dispositif méthodologique.

Le dispositif méthodologique que nous proposons dans le cadre de l'étude des pratiques de la télévision sur le téléphone portable vise une appréhension multimodale de l'interaction entre l'utilisateur, l'objet et l'environnement. L'analyse de l'interaction est comprise comme une « altération dynamique conjointe du monde d'occurrence des actions, étayée sur un modelage de formes à la fois langagières, corporelles et matérielles » (Brassac, 2005). Il s'agit donc d'une approche qui porte à la fois sur les discours, les conduites et les maniements des artefacts.

Jean-Max Noyer met en évidence « l'ampleur des traces, des indices que nous devons relever, traiter, penser, lorsque nous sommes conduits à observer les usages de tel ou tel individu, de telle ou telle entité » (Noyer, 2006). La détermination du ou des corpus devient alors, déterminante. Le chercheur considère qu'« il convient de se mettre en situation de pouvoir décrire, penser, les usages comme des *processus* ». Une autre dimension doit être prise en compte : la complexité de ces processus. L'époque moderne se caractérise par la production d'objets techniques dont la nature n'est pas exclusivement scientifique ou technique, mais aussi politique, culturelle et économique. Les objets techniques sont ce que Bruno Latour (1991) appelle « *hybride socio-technique* », ou ce que Michel Foucault (1977 : 299) appelle « *dispositifs* ». L'objet de recherche est donc perçu comme un **dispositif** au sens de Michel Foucault, comme : « *un ensemble résolument hétérogène, comportant des discours, des institutions, des aménagements architecturaux, des décisions réglementaires, des lois, des mesures administratives, des énoncés scientifiques, des propositions philanthropiques, bref : du dit aussi bien que du non-dit* » (Foucault, 1977 : 299).

Nous ne pouvons pas ignorer les relations, les tensions qui s'établissent entre ces dispositifs socio-communicationnels, leurs caractéristiques techniques, les manipulations et les discours des usagers, leurs inscriptions dans une situation

d'usage et dans un contexte socio-culturel, etc.

Dans notre première démarche de construction du dispositif d'observation nous avons opté pour des enregistrements vidéo. Plusieurs contextes d'observation des pratiques de la télévision sur téléphone portable ont été initialement envisagés (urbains, périurbains, professionnels, privés). Notre volonté de s'inscrire dans une démarche comparative exigeait néanmoins des contextes quasi-identiques pour les deux terrains d'étude. Nous avons choisi finalement de mener notre enquête dans deux villes que nous connaissons pour avoir y étudié et habité : la ville de Timisoara en Roumanie et la ville de Rennes, en France. Il s'agit de deux villes universitaires (environ 40 000 étudiants dans chaque ville). Les prises d'image et les observations ont été menées dans l'espace public y compris les transports en commun afin de pouvoir observer les interactions complexes et les mises en forme des pratiques à la fois langagières, objectales et de conduite. Il s'agira d'observer et de décrire « des registres d'actions différents, selon que la prise en compte d'une autre ou d'autres personnes, pèse plus ou moins sur le déroulement de l'action et le jugement sur son accomplissement » (Thévenot, 1990).

Le film offre l'avantage de capter l'interaction entre l'utilisateur/le téléphone portable/ les autres humains et objets, y compris le contexte d'usage. Le film offre également la possibilité de décrire très finement les actions des usagers avant, pendant et après l'usage ainsi que ses interactions avec l'environnement (objets, humains). Après une première série d'enregistrements nous nous sommes aperçus d'une limite évidente à notre dispositif d'observation. Avec une prise de vue éloignée qui puisse prendre en compte le contexte d'usage, nous nous sommes retrouvés dans la quasi-impossibilité de voir ce que l'utilisateur regarde sur l'écran de son téléphone portable. La possibilité d'ajouter une autre camera nous a semblée alors pertinente: une camera qui puisse capter les interactions entre l'utilisateur et le téléphone mobile.

Rappelons que dans une perspective interactionniste, notre objectif était de créer un dispositif d'observation afin d'étudier

empiriquement et en situation les interactions entre l'utilisateur en situation d'usage, l'objet technique et l'environnement. Deux types d'interactions ont été alors privilégiées : interaction usager/téléphone mobile et usager/ environnement. La mobilité de l'utilisateur soulève le problème d'observation du contexte et du choix du « contexte pertinent » pour observation. De nombreux éléments ont dû être pris en compte : luminosité, espace « ouverte ou fermée ». Nous devons également être capables d'identifier à posteriori des éléments contextuels « pertinents ». Il s'agit de ceux éléments qui affectent effectivement l'utilisateur ou l'objet (téléphone mobile) et finalement l'usage. La mobilité de l'utilisateur impose d'autres contraintes dans la construction de notre dispositif d'observation. Afin de pouvoir suivre l'utilisateur, il nous fallait un dispositif portable et discret. De quelle manière positionner ce dispositif (camera) sans pour autant que sa présence biaise l'utilisateur ? Une première possibilité comporte à solliciter à un observateur de réaliser ce suivi tout en filmant de près l'utilisateur. Cette méthode présente cependant plusieurs difficultés et contraintes. Une première contrainte est la nécessaire présence de deux observateurs : l'un pour filmer le contexte (cadre large) et l'autre pour filmer l'utilisateur en situation d'usage (cadre rapproché). Ensuite la proximité avec un observateur équipé d'une caméra peut gêner l'utilisateur mais également influencer ses interactions avec les autres humains. Le « cameraman » doit faire face également à une certaine gêne physique due à la tenue persistante de la caméra. Tous ces éléments ont été alors pris en compte dans la définition de la démarche retenue.

Le dispositif retenu articule deux prises de vue et associe une paire de lunettes-camera (camera subjective) et une autre camera, qui filme l'interaction avec le système d'un point de vue plus large. La petite taille de l'écran du téléphone et la mobilité de l'utilisateur rend difficile l'observation des interactions « situées ». Cette situation exige l'existence d'un dispositif d'enregistrement « portable ». Plusieurs chercheurs ont déjà expérimenté l'utilisation des lunettes-camera dans l'observation des usages des dispositifs mobiles (M. Relieu, M. Zouinar, J. Figeac). En cohérence avec notre cadre théorique – le

pragmatisme nous considérons qu'il est nécessaire de ne pas omettre le contexte d'usage, d'où l'association d'une autre caméra (prise de vue large).

Enfin, deux types d'entretiens avec les usagers y seront associés : l'entretien d'explicitation (Vermersch, 1994) et l'entretien d'auto-confrontation (Brassac, 2005). L'objectif de l'entretien d'explicitation est d'aider l'utilisateur à rendre explicite ce qui était implicite dans sa description ou ce qui était implicitement présent dans son expérience » (Cahour, Brassac et alii, 2007). Ceci implique de donner la possibilité au sujet de revenir sur son expérience antérieure. Il s'agit pour les usagers « (1) de devenir réflexivement conscients de ce qu'ils ont vécu cognitivement, affectivement et corporellement, et (2) d'exprimer verbalement les contenus conscients ainsi appréhendés » (idem). Une précaution s'impose : dans la formulation de ses questions, l'enquêteur doit « questionner sans induire ». Selon Cahour, Brassac et alii (2007 : 85-120) l'«entretien d'explicitation» s'appuie sur les principes suivants : (1) Questionner sans induire de contenu en guidant seulement les actes d'évocation du sujet. (2) Aider à dévoiler l'expérience selon certaines de ses propriétés structurales. (3) Ralentir le processus d'évocation, en permettant ainsi à l'activité réflexive de se réaliser. (4) Ajuster le niveau de la fragmentation temporelle de la description (l'idée étant que chaque segment temporel peut être divisé en segments plus petits pour une description plus fine).

Un autre type d'entretien a été associé : l'entretien d'autoconfrontation. Il repose sur la confrontation entre l'utilisateur et les enregistrements vidéo de son activité, dans le but de recueillir des commentaires, des descriptions, des significations de cette activité. Notre objectif reste le même que pour l'entretien d'explicitation. Il s'agit de resituer « les utilisateurs dans le contexte passé de leur activité pour les conduire à recontacter (par acte d'évocation) et à décrire leur expérience cognitive, émotionnelle et corporelle » (Cahour, Brassac et alii). La différence entre les deux techniques est que dans ce cas, l'utilisateur est confronté aux données issues du terrain. Plusieurs

limites doivent être surmontées : l'emploi d'enregistrements audio-visuels peut faire que le sujet à se concentre principalement sur les dimensions visuelles et auditives de l'expérience en n'envisageant pas les autres dimensions sensorielles (idem). Par conséquent, l'enquêteur doit mettre en œuvre certains principes lorsqu'il réalise tel type d'entretien. Par exemple, il doit soutenir la re-contextualisation de l'expérience personnelle sans pour autant influencer les discours de l'enquêté par la vitesse de la présentation des images filmées ou par un choix personnel des « images significatifs » pour lui.

Nous nous attendons à une possible objection de la part du lecteur qui pourrait repérer une certaine contradiction avec notre positionnement de départ. Dans une partie antérieure, nous avons critiqué l'utilisation d'entretiens avec les usagers. Nous restons sur notre positionnement, en considérant que les méthodologies basées *exclusivement* sur le point de vue de l'utilisateur ne peuvent pas arriver à des descriptions fiables des interactions et des pratiques sociales. Néanmoins, des éléments significatifs peuvent être apportés par les discours des usagers. Ce sont des éléments complémentaires qui induisent justement à une meilleure compréhension de ces interactions complexes. Il s'agit de comparer alors l'analyse des interactions usager/téléphone mobile/environnement telles qu'on peut les observer dans le hic et nunc de la situation d'usage avec une analyse des données décrivant l'expérience vécue par les interlocuteurs. Il s'agit de prendre en compte les catégories formulées par les usagers.

En guise de conclusion – la nécessité de prendre en compte la dimension organisationnelle des usages et pratiques

L'examen d'enregistrements audiovisuels des attitudes, comportements, discours en situation d'usage nous permettra nous l'espérons, d'envisager de nouvelles pistes de

compréhension des interactions à travers ou à proximité des technologies. De façon consciente mais surtout inconsciente, les usagers catégorisent et normalisent en permanence faisant émerger de nouvelles formes sociales. Le réglage du volume sonore du téléphone portable, le geste de mettre un casque lorsqu'on écoute de la musique dans les transports en commun, ne sont pas de conduites anodines, mais elles fonctionnent pour les individus qui les réalisent comme des formes situées et négociées d'interaction. De manière sous-jacente, il s'agit d'interroger de quelle façon les individus *organisent* leur mise en relation en mettant en commun un ensemble de normes et codes communs, en se rendant mutuellement intelligibles. (Quéré, 1988). La dimension organisationnelle reste néanmoins souvent négligée par les études dites « d'usage des TIC » or « le contexte des usages et pratiques sociales et toujours organisationnel » (Le Moëne, 2004).

Notre volonté est de ne pas situer l'étude des pratiques de la télévision sur le téléphone portable exclusivement au niveau « micro » en négligeant la dimension organisationnelle. L'organisation passe ainsi du statut d'une notion-valise à celui de catégorie conceptuelle. Ce déplacement est selon Catherine Loneux, Jean-Luc Bouillon et Sylvie Bourdin (2008) « susceptible de contribuer à penser les médiations entre local et global, individuel et collectif ». Saisir la dimension organisationnelle des pratiques sociales (Le Moëne, 2004 et 2008) revient donc à saisir les tensions entre des normes et formes sociales héritées et celles émergentes telles qu'elles se donnent à voir en situation d'interaction multimodale entre usager/objet/environnement Notre approche comparative ancrée dans deux contextes éco-socio-culturels différents (la Bretagne et la Transylvanie) prend tout son sens dans l'étude de ces tensions.

Nous considérons qu'une combinaison de supports différents (enregistrements vidéo, audio, supports-papier) contribuera à nous donner une vision plus complexe, plus systémique de la réalité du rapport technique tel qu'il est en

train d'évoluer dans le champ de la télévision sur le téléphone mobile. Ce ne sont pas seulement les normes techniques ou professionnelles qui ont évolué mais également les normes sociales. En effet, l'évolution des normes a des effets anthropologiques, elles influencent nos pratiques et elles structurent notre rapport au monde sans en être nécessairement conscients. Simmel posait la question de la maintenance des formes sociale. Il nous semble que la question de leur permanente émergence est aussi importante. Qu'est ce qui fait que de nouvelles formes sociales émergent en permanence ?

Notre démarche descriptive essayera également de penser les pratiques de la télévision sur le téléphone portable dans une temporalité plus large. Même si les usages de la télévision sur le téléphone portable sont émergents, ils sont indissociables de l'évolution de la télévision de masse et finalement de l'« espace public sociétal ». (Miège, 2005)

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BRASSAC, C. 2005, « La réception de George Herbert Mead en psychologie sociale francophone : réflexions sur un paradoxe » *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 6,
- BONU, B., MONDADA, L., RELIU M., 1994, « Catégorisation: l'approche de H. Sacks » in B. Fradin, L. Quéré, J. Widmer, *L'Enquête sur les catégories. Raisons Pratiques*, 5, Paris: Editions de l'EHESS, p.129-148
- BOUILLON, J-L., BOURDIN S., LONEUX C., 2007, « De la communication organisationnelle aux “approches communicationnelles” des organisations : glissement paradigmatique et migrations conceptuelles », *Communication et Organisation*, n°31, pp7-25.
- CAHOUR, B., BRASSAC, C., VERMERSH, P., BOURAOU, S J-L., PACHOUD, B. et SALEMBIER ,P., 2007, « Étude de l'expérience du sujet pour l'évaluation de nouvelles technologies : l'exemple d'une communication médiée », *Revue d'anthropologie des connaissances* 2007/1, n° 1, p. 85-120.
- FOUCAULT, M., 1977, « Le jeu de Michel Foucault », *Dits et écrits*, T. III.
- GARFINKEL, H., 2007 (Rééd.) *Recherches en ethnométhodologie*, Paris : PUF
- JOUET, J., 1993, « Usages et pratiques des nouveaux outils de communication ». In L. Sfez (Ed.), *Dictionnaire critique de la communication*. Paris : PUF
- LE MOENNE, C., 2008, La « question organisationnelle » pour les sciences de l'information et de la communication *Les Cahiers de la SFSIC*, N° 3
- LE MOENNE, C., (dir.), 2004, « Systèmes d'information organisationnels ? ». *Sciences de la société*, 61, Toulouse, PUM

